



KATERINE Border Live (BARCLAY/UNIVERSAL)

Symptomatique du succès de l'album *Robots Après Tout* (2005) – un engouement quasi irrationnel pour son auteur devenu l'amuseur public numéro un, après quinze ans d'activités discographiques à chanter dans l'indifférence populaire –, *Border Live* résume parfaitement ce que fut la tournée de Katerine & La Secte Humaine, soit trois ex-Little Rabbits et le guitariste Philippe Eveno : un joyeux bordel

organisé qui, après un an et demi de tournée hexagonale, s'est achevé, en fanfare, le 27 avril dernier, au Zénith de Paris. C'est précisément le décalage entre les salles provinciales et l'Olympia ou ledit Zénith, les premières dates hésitantes et les festivals d'été, qui a nourri la réalisation inventive de Gaëtan Chataignier, vidéaste courtisé (Dominique A, Helena, Florent Marchet, Rubin Steiner, Katerine depuis *8ème Ciel* (2002)). Réalisateur à la double casquette (l'ex-Little Rabbits est le bassiste de La Secte Humaine), il a parfaitement utilisé son rôle de juge et partie. Ainsi, le chauve vendéen a fait le choix de multiplier les angles de vue, en collant toujours au texte des chansons qu'il connaît sur le bout des doigts pour les jouer depuis un an et demi. Le résultat montre un joli décalage (les magnifiques plans tournés avec les enfants dans le bocage vendéen) et un *work in progress* fascinant. Au fur et à mesure des concerts, Katerine devient acteur de sa propre tournée, en jouant avec la caméra tel un personnage comique. Irrésistiblement enchaînés, les titres *Parlez-Vous Anglais Mr Katerine ?* (avec des incrustations bien vues du spectacle de danse de Mathilde Monnier), *Le 20.04.2005* et *Après Moi* permettent au chanteur de distiller ses blagues pendant les breaks et d'opérer ainsi une interaction soutenue avec son auditoire amusé, qu'il n'hésite pas à tourner en dérision (cf. *Après Moi*). Seul bémol : on regrettera le choix final de doubler la mise avec *Louxor J'Adore*, ce tube à l'écriture propice aux acclamations hystériques et livré dans une version pléthorique avec Les Vedettes. Peut-être aurait-il mieux valu "couper le son" et l'image sur le rappel punk de *Derrière La Porte* – l'autre titre possible de ce Dvd (très) haut en couleurs.

FRANCK VERGEADE ●●●●●



DAFT PUNK Electroma (WILD SIDE)

Passé à la réalisation, le duo sans visage conserve le réflexe du sampling et livre une fiction durant laquelle s'échelonne une spectaculaire série de clins d'œil cinéphiles qui ne constitue pas le seul intérêt de l'entreprise. Il serait vain d'en égrainer la liste, au-delà du plaisir tangible auquel le jeu invite. La différence principale entre ce film, où deux robots fringués par Hedi Slimane constatent leur impossible retour à l'innocence après une expérience malheureuse, et la plupart des délires ourdis par des rock stars sur la durée d'un long métrage, réside dans la disparition de toute forme d'amateurisme, un principe qui caractérise les Daft Punk. Graphique et silencieux, mais néanmoins narratif, ce projet évidemment mystérieux ne contient aucun plan inesthétique. L'espace américain est cadré en respectant le placement précis de la ligne d'horizon, selon les règles immuables du western, et chaque situation, étrange, mélancolique ou absurde, renvoie tout de même à la propre légende des auteurs, soigneusement bâtie depuis leurs débuts. Quant à leurs fameux casques, ils privilégient, dans cet univers américain statique et oppressant sans rapport avec les récentes performances live du tandem (la BO très alanguie et 70's ne contient aucun de ses titres), la recherche d'une sorte d'énergie intérieure. L'effort entrepris par les robots à se filmer comme les protagonistes d'un récit dramatique crée l'équivalent du masque porté par le comédien au théâtre, en premier lieu le kabuki. Lorsqu'il est porté, toute l'énergie intérieure de l'acteur vient l'animer. Ce décalage ôte toute velléité de jeu psychologique et lui permet de capter ce qu'il y a de plus profond en lui, quand bien même il s'agit, comme ici, de la révolte photogénique et régressive de deux machines, muée en trip contemplatif. Car ce cinéma est bel et bien sérieux, mais il nous intime de le regarder avec des yeux d'enfant ou d'adolescent, sans appliquer les règles du bon goût. Sous couvert de gageure expérimentale, *Electroma* est d'une efficacité redoutable.

JULIEN WELTER ●●●●●

STEVE GEBHARDT 20 To Life, The Life And Times Of John Sinclair (MVD VISUAL/IMPORT)

Ce passionnant documentaire retrace le "stupéfiant" parcours de John Sinclair, poète, chanteur, activiste culturel et politique élevé à la campagne, pour qui l'arrivée en ville et en fac à Detroit, sera pour le moins déterminante ! Se liant d'amitié avec un animateur noir de la radio du campus, il découvrirait d'un coup : le jazz, les auteurs de la *beat generation*, la marijuana et le LSD... Transformé en gros nounours hirsute prônant "sex, drugs, rock'n'roll & revolution", Sinclair fondait dare-dare une communauté d'artistes, où convergeront tous les jeunes créateurs de la ville, à l'image des super offensifs MC5, dont il devenait le manager sur-le-champ. Mais la radicalité des propos qui se dégage de l'ensemble exaspère les forces de police. Arrêté pour deux joints donnés à une inspectrice des stupés en civil, on l'accuse d'être un gros dealer, risquant "20 ans à la prison à vie". En attendant son procès, pas calmé du tout, il incitait alors les jeunes à désertir pour ne pas partir au Viet Nam, et, comble de la provocation, était élu président des White Panthers ! Bilan : en 1969, il écopait de neuf ans et demi pour détention. Un gros concert de soutien avec John Lennon et Yoko Ono en tête d'affiche réunissait en 1971 cinquante mille personnes. L'irréductible Sinclair, libéré trois jours plus tard, passait les quinze années suivantes à faire changer les lois sur le cannabis. Plus qu'un document musical à proprement parler, l'heure et demie que dure *20 To Life* est une magistrale leçon de contre-culture, essentielle à toute personne désirant comprendre l'ambiance, les mécanismes et les raisons qui ont conduit toute une génération à contester l'ordre établi. Un ouvrage richement documenté, transversal et éducatif, hélas réservé aux anglophiles, pour absence de sous-titres.

MARC GOURDON ●●●●●

OS MUTANTES Barbican Theatre, London 2006 (LUAKA BOP/COOPERATIVE MUSIC)

Os Mutantes n'est pas seulement né avec le mouvement Tropicália, ce courant musical déterminé à faire de la contestation politique au Brésil une démarche euphorique et parfois bouffonne. Il en est constitutif, ce qui explique son implication sur une courte période de temps. En sommeil depuis près de trente ans, le groupe des frères Sergio Dias et Arnaldo Baptista a attendu l'an passé pour donner de ses nouvelles. Épaulé par la chanteuse Zélia Duncan, plus jeune et derrière laquelle il s'efface volontiers dans la mesure où elle ne se fait pas prier pour occuper le devant de la scène, Mutantes a perdu son article défini en route, du moins sur la pochette, mais s'est rôdé avant de franchir le pas. Grimés jadis en cousins brésiliens des Mothers Of Invention, nos trublions souhaitent faire revenir la musique au premier plan, d'où le choix de la sobriété pour la scène et les costumes. Plus question de jouer les freaks sexagénaires et dépenaillés, ni d'offrir quelques interludes anarchistes. Il s'agit de montrer combien cette musique tantôt volcanique, tantôt chafouine, peut s'écouter aujourd'hui de la même manière qu'une ode à la solitude de João Gilberto ou un manifeste dandy d'Antonio Carlos Jobim. Rehaussé sur le Cd audio et sur son pendant Dvd également proposé ici par Luaka Bop, le label de David Byrne, le caractère hygiénique du son digital peut surprendre si on garde en tête le psychédéisme des premiers enregistrements du groupe. Mais on se laisse aller au spectacle aussi sagement que le public londonien du Barbican, qui n'est semble-t-il pas venu non plus pour faire la révolution.

JULIEN WELTER ●●●●●